

ONLY

WINSTON GROOM

ONLY

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Szczeciner



VOIR DE PRÈS

© Winston Groom, 1984

Titre original : Only

© Le Cherche Midi, 2016, pour la traduction française

© 2017, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-69-6

Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Fenwick, le « Grand Gaillard »

1

Assis dans son salon d'une banlieue aisée de Boston, George Martin, banquier de son état, lisait dans le journal local un article intitulé « Grâce à ses aboiements, un chien sauve une famille de cinq personnes ». George n'avait jamais possédé de chien, ni n'en avait jamais exprimé le désir, mais il éprouva soudain le sentiment que ce pourrait être là quelque chose d'agréable. L'idée, aussi douce que la caresse d'une plume, disparut aussi vite qu'elle était arrivée ; néanmoins, le paradoxe était étonnant.

Dans une petite pièce contiguë aux murs recouverts de bibliothèques et équipée d'une cheminée ainsi que d'un bar intégré, Alice, sa femme, regardait les nouvelles du soir à la télévision. Elle se leva pour éteindre le poste, puis se plaça dans l'encadrement de la porte et interrompit George dans sa lecture.

« Parfois, je crois que j'en ai vraiment assez, déclara-t-elle d'une voix sans conviction. Encore des mauvaises nouvelles. On dirait qu'il n'y a plus que ça, ces temps-ci ! »

Il faut dire que cet été-là, le monde avait subi des bouleversements majeurs, et que l'année avait été marquée par les guerres, les émeutes, les assassinats et le chaos. La plupart des gens avaient

des opinions tranchées, voire violentes, sur beaucoup de sujets ; et certains ne savaient tout simplement plus ce qu'ils devaient croire. Les enfants se montraient de plus en plus insolents avec leurs parents, et beaucoup fuguaient pour vivre de drogues et de musiques assourdissantes. Les rires semblaient avoir laissé la place à un combat stérile entre « Nous » et « Eux ». Quant aux hommes politiques, ils continuaient comme d'habitude à faire de grandes déclarations, pendant que les mots « divorce » et « salaud » faisaient leur entrée dans les foyers américains. Voilà où en étaient les choses en cet été 1968.

Cette atmosphère malsaine s'étendait de la Maison Blanche

aux taudis de l'Arkansas, des hôtels particuliers de Manhattan aux ghettos des quartiers pauvres de Los Angeles. Et quelque part, figé en marge de tout cela, il y avait le mariage tout neuf de George et Alice, deux êtres qui, tout bien considéré, parvenaient à vivre une existence remarquablement stable à Wimbeldon, dans le Massachusetts.

« Prépare-nous donc des vodkas martini, et je t'aiderai à les boire, dit George.

— Mais toi, ça ne te dérange pas ? insista Alice d'une voix plaintive.

— Bah, ce n'est que la télévision, répondit-il sans détourner les yeux de son journal.

— Mais non, justement, ce n'est pas que la télévision, s'emporta-t-elle. Ce sont de vraies images, de vraies personnes ! »

George posa son journal en soupirant et se tourna vers sa femme. Il ôta ses lunettes à monture en écaille de tortue et se frotta les yeux. Alice était une jolie jeune femme de vingt-six ans, aux longs cheveux bruns et aux yeux d'un bleu éclatant. Ils s'étaient rencontrés à l'université et étaient tombés amoureux, mais ils avaient attendu pour se marier que George ait trouvé un emploi stable d'administrateur fiduciaire au sein d'une des plus grandes banques de la ville. Grâce à sa gestion financière avisée, ils avaient pu mettre suffisamment d'argent

de côté pour s'offrir une vieille maison de ville pleine de charme ; de plus, ils avaient deux voitures, ils étaient amis avec des gens de la bonne société, et ils possédaient un voilier de neuf mètres qu'ils sortaient pratiquement tous les dimanches, si le temps le permettait.

« Eh bien, dis-moi, qu'est-ce que je suis censé y faire ? » demanda George.

Alice s'assit sur un tabouret en face de lui et secoua la tête.

« Je ne sais pas, répondit-elle. Je pensais que, peut-être, nous pourrions en discuter. »

Elle se tordait les mains et il avait remarqué que sa voix avait changé. Une odeur de lilas, de jasmin et de rose envahit soudain la pièce, portée par un

courant d'air venu du jardin aux murs en brique. Les arbres étaient désormais presque entièrement plongés dans l'ombre et, quelque part, on entendait le rire d'un enfant.

« Tu sais, dit Alice après un moment, peut-être qu'au lieu d'aller au bateau demain, on pourrait faire une promenade en voiture à la campagne, et déjeuner dans la petite auberge qu'on aime bien, dans le New Hampshire. »

C'était l'impulsivité qui l'avait poussée à proposer cela, car elle savait bien que les dimanches étaient réservés à la voile et que la météo du lendemain s'annonçait idéale. Mais en cet instant, elle avait envie de paysages verdoyants, pas de l'air iodé du cap Cod. Elle

voyait déjà les immenses champs de blé, les forêts vert pâle tapissées de fougères, les ruisseaux cristallins aux galets moussus, et les petites routes sinueuses bordées de fermes colorées. Un autre désir soudain, plus subtil, s'était également emparé d'elle, sans qu'elle pût l'identifier précisément ni même dire s'il était bien réel. Ce ne serait que le lendemain qu'elle le découvrirait.

C'est le plus souvent au hasard qu'on doit les choses que l'on chérit le plus dans la vie. Ainsi, celui qui œuvre à faire fortune et finit par y parvenir ne peut pas dans le même temps espérer acheter l'amour ou le respect d'une autre créature vivante ; cela, il doit le mériter – même si, en la matière, le

calcul peut parfois se révéler partiellement payant. Bien entendu, il ne s'agit pas là d'un concept nouveau pour qui a reçu une éducation religieuse, s'est plongé dans la littérature, ou même s'est déjà essayé au dressage de chevaux. Mais c'était important dans le cas de George et d'Alice Martin, car si tous les deux avaient conscience de cette vérité, ce n'était que de manière indirecte. En effet, ils avaient grandi à une époque et dans un monde où connaître des gens avait autant d'importance que connaître des choses, un monde où apparences et positions sociales devaient être maintenues à tout prix, mais ce monde était en train de s'écrouler autour d'eux. Et donc, par une belle journée de